

Certaines légendes
ont plus d'une jambe.

À LA RECHERCHE DU DAHU



MATREY

RED EDITION

Expériences d'écriture sous IA

À
LA RECHERCHE
DU
DAHU

(Les Enquêtes Noires)

MATREY

(Red Edition)



(Expériences d'écriture sous IA)

Un roman écrit à deux intelligences : artificielle et biologique

© Matrey 2026

Tous droits réservés.

Aucune partie de cet ouvrage ne peut être reproduite ou transmise, sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation préalable écrite de l'auteur.

**Auteur : Matrey
Malakoff, France
Contact : @matrey92**

Première édition – 2026 (Red Edition)

ISBN : 979-10-439-1734-9

Ce roman est une œuvre de fiction.

Si certains lieux existent réellement, les personnages, situations et dialogues relèvent de l'imaginaire de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Sauf mention contraire, toutes les œuvres présentées dans cet ouvrage, y compris celles obtenues à l'aide de l'intelligence artificielle, sont des créations originales de Matrey.

Couverture : « Le Dahu » — Matrey

« La vérité est comme le soleil. Elle fait tout voir et ne se laisse pas regarder. »

Victor Hugo, *Tas de pierres* (publication posthume, 1901)

« La vérité n'est jamais amusante. Sans cela tout le monde la dirait. »

Marcel Aymé, *Le Confort intellectuel* (1949).

« When you have eliminated the impossible, whatever remains,
however improbable, must be the truth. »¹

Arthur Conan Doyle, *The Sign of Four* (*Le Signe des quatre*), chap. 6, 1890

¹ Quand on a éliminé l'impossible, ce qui reste, aussi improbable soit-il, est nécessairement la vérité.

Chapitre 1 – Le bois des Landres

Le jour n'était pas encore levé tout à fait, et pourtant la forêt paraissait plus vieille que le jour lui-même.

Dans le bois des Landres, entre les troncs noirs et les taillis serrés, l'aube se déposait lentement, comme une poussière grise.

Elle ne venait pas du ciel mais du sol, semblait-il, des fossés pleins d'eau, des feuilles pourries, de cette haleine basse qui montait des terres froides lorsque l'hiver hésite à se retirer.

La brume se tenait à hauteur d'homme. Elle effaçait les distances, avalait les branches, rendait chaque arbre semblable au précédent. Dans cette lumière sans source, le monde avait perdu ses bords.

Gaston Ménétrier connaissait le bois depuis toujours.

Il y était entré enfant avec son père, puis avec ses chiens, puis seul, lorsque les chiens étaient morts et que son père n'était plus qu'un nom gravé sur une pierre claire au cimetière de Mailleroncourt-Charette.

Il venait marcher là sans nécessité. Pour les champignons quand c'était la saison, pour la paix qu'il trouvait là quand ce ne l'était pas. Ce matin-là, il n'avait rien à chercher.

C'était peut-être pour cela qu'il trouva.

Il s'arrêta d'abord à cause des corbeaux. Ils n'étaient pas nombreux. Trois, peut-être quatre. Mais ils ne criaient pas comme d'habitude. Ils se tenaient bas, lourds, presque prudents, sautillant d'une branche à l'autre avec cette indécence inquiète des oiseaux qui ont vu ce que les hommes n'ont pas encore vu.

Gaston leva la tête, fronça les sourcils, et regarda devant lui.

À une vingtaine de mètres, entre deux hêtres, quelque chose de pâle trouait la brume.

Au début, il pensa à un sac plastique accroché aux ronces.

Ensuite à un mannequin, ces épouvantails grotesques que certains chasseurs abandonnaient parfois après des battues.

Il fit trois pas de plus. Sa botte s'enfonça dans la terre molle avec un bruit de bouche. Il s'arrêta.

Ce n'était pas un sac. Il y avait une main.

Elle reposait sur un tapis de feuilles noires, paume ouverte vers le ciel, comme si elle attendait la pluie. Les doigts étaient légèrement recourbés. L'alliance brillait toujours, minuscule et absurde, dans la grisaille du matin.

Gaston recula d'un pas. Son talon buta contre une racine. Il aurait voulu appeler, mais le bois semblait trop vaste pour sa voix. Il resta là, la bouche ouverte, le souffle coincé au fond de la gorge. Les corbeaux s'étaient tus.

Plus tard, il dirait aux gendarmes qu'il n'avait pas approché.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Il avait avancé encore un peu.

Par réflexe, par terreur, par cette curiosité honteuse qui oblige les hommes à regarder l'accident au bord de la route.

Il avait vu assez pour comprendre que le corps n'était pas simplement abandonné. Il avait été disposé.

La femme était étendue dans une petite clairière que personne n'appelait clairière, parce qu'elle n'était qu'un vide dans le bois, un endroit où les arbres semblaient avoir reculé d'eux-mêmes.

Les fougères couchées formaient autour d'elle une sorte de couronne sombre. Ses vêtements étaient présents et absents à la fois, remis, ouverts, déplacés avec une froide minutie.

Ce n'était pas la violence confuse d'une rage. C'était autre chose. Une patience.

Gaston vit un soulier à quelques mètres. Puis, près d'une souche, un morceau de tissu pris dans les épines.

Il vit aussi, dans la terre grasse, des marques de pas.

C'étaient des empreintes humaines. Cela, même lui le comprit.

Mais elles avaient quelque chose d'anormal. L'une s'enfonçait davantage que l'autre. Toujours du même côté. Comme si celui qui avait marché là portait un poids invisible sur une moitié du corps, ou comme si la terre elle-même l'avait tiré vers le bas.

Gaston pensa, sans savoir pourquoi, à une histoire qu'on racontait autrefois aux enfants pour les faire rire et pour les envoyer courir dans les prés. Une bête impossible. Des pattes plus courtes d'un côté. Une chasse de nuit. Des adultes qui ricanaient dans le noir.

Il refoula cette pensée aussitôt.

Et, il vit le bouton. Un petit bouton brun, presque noir, posé sur la mousse à quelques centimètres de la main.

Il n'était pas arraché à un vêtement visible. Il semblait avoir été placé là. Rond, ordinaire, dérisoire. C'était peut-être cela, plus que le reste, qui fit enfin bouger Gaston. L'horreur a besoin d'un détail minuscule pour devenir réelle.

Il sortit son téléphone avec des doigts tremblants.

L'écran refusa d'abord de reconnaître sa peau mouillée. Il essuya son pouce sur son pantalon.

Quand la voix du standard répondit, il ne sut pas dire où il était exactement. Il répéta trois fois :

— Dans le bois. Au bois des Landres. Il y a une femme.

Il ajouta, comme si cela expliquait tout :

— Elle est toute seule.

Deux heures plus tard, la forêt avait changé de visage.

Les gyrophares bleus découpaient la brume en plaques froides.

Des rubans de balisage barraient les chemins.

On avait installé des repères jaunes autour de la clairière.

Les gendarmes parlaient peu.

Dans les bois, même les hommes habitués aux accidents de chasse et aux corps retrouvés trop tard baissaient naturellement la voix.

Robert Frémo arriva sans se presser.

Le Capitaine descendit d'un Kangoo blanc dont la carrosserie portait les stigmates de trop d'hivers. Grand, épais, le visage fermé, il portait une parka bleu marine passée et une sacoche de cuir élimé qui avait dû contenir, autrefois, bien autre chose que du matériel judiciaire.

Il salua d'un mouvement de tête.

Personne ne lui demanda pourquoi il avait mis si longtemps.

Avec Frémo, il y avait toujours une raison, même lorsqu'il n'en donnait pas.

Il était enquêteur à la brigade de recherche de Vesoul depuis plus de trente ans et l'un des rares OPJ (Officiers de Police Judiciaire) et technicien en identification criminelle, du département.

On disait TIC, maintenant, parce que tout devait tenir en trois lettres. Lui n'aimait pas beaucoup les sigles. Ils donnaient aux métiers l'air de procédures. Or son métier, il l'avait toujours pensé autrement : une affaire de patience, de lumière, de silence.

Avant les logiciels, avant les capteurs trop nets, avant ces images que l'on agrandissait jusqu'à leur faire dire n'importe quoi, il avait appris à regarder.

Il s'arrêta au bord du périmètre et enfila lentement ses gants.

— Qui l'a trouvée ? demanda-t-il.

Un adjudant lui désigna Gaston Ménétrier, assis plus loin sur un tronc, une couverture de survie sur les épaules.

L'homme semblait avoir vieilli de dix ans depuis l'aube.

Frémo hocha la tête, et entra dans la clairière.

Il ne regarda pas d'abord le corps.

Il regarda le sol.

C'était une habitude. Les morts attirent l'œil comme des incendies, mais les vivants laissent leurs fautes autour d'eux.

Il s'accroupit près d'une empreinte.

La terre humide en avait gardé le dessin avec une précision presque obscène : semelle crantée, talon marqué, légère torsion vers l'extérieur.

À quelques pas, l'empreinte opposée était moins profonde.

Puis de nouveau, plus loin, la même différence.

Gauche plus lourde. Droite plus légère. Ou l'inverse selon le sens du trajet.

Frémo suivit la ligne du regard.

Quelqu'un avait tourné autour de la clairière.

Pas seulement approché. Tourné.

Il sortit un petit appareil photo numérique, prit plusieurs clichés réglementaires, et s'immobilisa.

Le vent remua les branches au-dessus de lui. Quelque chose goutta sur sa nuque.

— Alors ? demanda l'adjudant.

Frémo ne répondit pas tout de suite.

Il avait revu, l'espace d'une seconde, son grand-père dans une cuisine enfumée, un soir de novembre, raconter aux enfants qu'une bête vivait sur les pentes et qu'elle ne pouvait marcher que dans un sens. À l'époque, Robert avait ri avec les autres.

Plus tard, il avait compris que les adultes riaient surtout de voir les enfants y croire.

Il se releva.

— Prenez-moi ça au moulage. Les deux séries. Et surtout, qu'on ne piétine pas le pourtour.

— Vous pensez à une boiterie ?

— Je pense que quelqu'un veut qu'on pense.

L'adjudant n'insista pas.

Frémo s'approcha enfin du corps.

La femme avait le visage tourné vers les arbres.

Malgré la mort, malgré l'humidité qui commençait déjà son travail, on devinait une élégance intacte malgré les années. Le genre de visage que les salons, les conseils d'administration d'associations et les messes de funérailles savent reconnaître.

Ce n'était pas une inconnue que le hasard aurait jetée dans un bois. C'était quelqu'un que l'on saluait dans la rue.

Sur son front, la peau portait une marque circulaire, comme si un objet y avait reposé longtemps. Frémo se pencha.

— On a son identité ?

— Pas officiellement. Mais le sac a été retrouvé près du chemin. Papiers dedans.

L'adjudant hésita.

— Ce serait Madame Hélène Colombar. De Luxeuil.

Quelques regards s'échangèrent. Le nom produisit son effet.

Même ceux qui ne la connaissaient pas comprirent qu'il venait de se passer autre chose qu'un meurtre.

Frémo ferma les yeux une seconde.

Luxeuil. Les pierres claires. Les façades tenues. Les vieilles familles qui ne l'étaient pas toujours autant qu'elles le prétendaient.

Les dames qui traversaient la ville comme si la rumeur était un climat auquel elles seules savaient survivre.

— Prévenez le parquet, dit-il.

— C'est fait.

— Alors prévenez-les encore.

Il fit trois pas autour du corps sans toucher à rien.

Son regard revint au petit bouton brun posé sur la mousse.

Il s'accroupit de nouveau.

Le bouton semblait d'une banalité parfaite : quatre trous, bord usé, matière indéfinissable. Un rien. Mais les riens, sur les scènes de crime, étaient rarement innocents.

— Celui-là, vous l'avez photographié ?

— Oui.

— Recommencez.

— Pourquoi ?

Frémo avança un début d'explication à l'intention de l'adjudant.

— Parce qu'il nous regarde.

À midi, la nouvelle avait déjà commencé à fuir.

Elle passa d'abord par les téléphones, puis par les cuisines, les comptoirs, les bureaux municipaux, les salles d'attente. Elle changea de forme à chaque bouche.

On avait retrouvé une femme.

Non, plusieurs morceaux. Non, une notable. Non, quelqu'un de Luxeuil. Non, pas possible, pas elle.

À chaque version, la vérité reculait un peu et le scandale avançait.

Robert Frémo, lui, était resté dans le bois.

Il continuait de photographier.

Pas avec l'appareil réglementaire. Avec son vieux boîtier argentique qu'il n'était pas censé utiliser sur une scène, mais que personne n'osait plus lui interdire.

Il prenait peu de clichés. Un arbre. Une empreinte. La main. Le bouton. Le vide entre deux troncs. Chaque déclenchement avait le bruit sec d'une décision.

Un jeune gendarme le regardait faire avec perplexité.

— Vous développez encore vous-même ?

Frémo ne quitta pas son viseur.

— Les images importantes n'aiment pas qu'on les brusque.

Le jeune ne sut pas s'il fallait sourire.

Au moment de quitter la clairière, Frémo se retourna une dernière fois.

La brume s'était levée, mais pas complètement. Elle restait accrochée aux troncs comme une toile sale.

Sur le sol, les repères jaunes donnaient à la scène un air de langage incompris.

Il pensa aux empreintes asymétriques.

Il pensa au bouton.

Il pensa à Hélène Colomban, dont la mort venait seulement de commencer.

Très bas, pour lui-même, il murmura :

— Qu'est-ce que tu veux qu'on lise ?

Chapitre 2 – L’instinct et les écrans

À Luxeuil-les-Bains, la nouvelle arriva avant midi, mais le scandale, lui, mit moins d’une heure.

Il naquit dans les silences.

Au café du centre, le Café Français, on baissa le ton lorsqu’un téléphone vibra sur le zinc. À la pharmacie des Thermes, une cliente interrompit sa phrase et ne la reprit pas. Dans les couloirs de la mairie, un employé demanda à voix basse si c’était vrai. Personne ne savait exactement ce qui était vrai, mais chacun sentait qu’un ordre ancien venait d’être déplacé.

Hélène Colomban.

Le nom circulait comme une monnaie trop vite passée de main en main.

Robert Frémo connaissait ce genre de mécanique. Dans les petites villes, la vérité n’est jamais seule. Elle voyage accompagnée de ses interprétations, de ses vengeances persistantes, de ses jalousies patientes. Un mort devient vite une histoire. Une femme connue devient un roman.

Il gara son véhicule devant la maison des Colomban en début d’après-midi. Le GPS annonçait le 14 bis rue de Grammont.

La grille s’ouvrait sur une allée courte de gravier pâle...

Une bâtisse claire, sans ostentation apparente, mais où chaque détail disait une prospérité héritée : ferronneries entretenues, volets repeints, abords minutieusement nivelés, extérieur et émotions contenues.

Ce n’était pas une maison où l’on élevait la voix.

Le mari ouvrit lui-même.

Jean Colomban était plus petit que Frémo ne l’avait imaginé.

Mince, parfaitement vêtu, le visage de ceux qui vieillissent en refusant d’en discuter. Ses mains tremblaient légèrement.

— Capitaine ?

— Technicien principal Frémo.

L’homme acquiesça comme si la nuance importait peu.

— Entrez.

L’intérieur sentait le bois ciré et le thé refroidi.

Sur une console, plusieurs cadres montraient Hélène Colomban dans cette immobilité souriante propre aux gens qui se savent regardés. Vernissages, associations, photographies d’événements où chacun semblait bien placé.

— Ma femme devait rentrer hier soir, dit Jean Colomban. Elle m’avait parlé d’un dîner.

Frémo nota l’imprécision. Pas comme un reproche. Comme un fait.

— Vous ne saviez pas où ?

— Non.

Mensonge possible. Ou mariage réel.

Frémo avait vu assez de couples pour savoir que les deux se confondaient souvent.

Sur une étagère du salon, son regard fut attiré par un livre entrouvert.

Un vieux format poche, tranche cassée.

Madame Bovary.

Il ne dit rien.